

Dc 30









*A Monsieur Albert Socin  
affectueux souvenirs  
R. Surval*

LES  
LITTÉRATURES ARAMÉENNES

---

LEÇON D'OUVERTURE FAITE AU COLLÈGE DE FRANCE

Le 23 avril 1895





---

ANGERS, IMP. BURDIN ET C<sup>o</sup>, RUE GARNIER, 4.

---



LES

# LITTÉRATURES ARAMÉENNES

---

LEÇON D'OUVERTURE FAITE AU COLLÈGE DE FRANCE

LE 23 AVRIL 1895

PAR

M. RUBENS DUVAL

PROFESSEUR DE LANGUES ET DE LITTÉRATURES ARAMÉENNES

---

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, 28

—  
1895







LES  
LITTÉRATURES ARAMÉENNES

---

LEÇON D'OUVERTURE FAITE AU COLLÈGE DE FRANCE

Le 23 avril 1895

PAR M. RUBENS DUVAL

Professeur de langues et de littératures araméennes.

---

Messieurs,

En m'asseyant à cette place que la fin prématurée de celui qui l'occupait a laissée vide depuis quelques mois, je songe avec tristesse au cruel destin qui frappe sans pitié et anéantit d'un seul coup les plus légitimes espérances. James Darmesteter était dans toute la force de son talent quand sa mort imprévue est venue plonger dans le deuil ses amis et ses nombreux admirateurs. Sa perte a été aussi vivement ressentie à l'étranger que chez nous, car la France seule n'a pas été atteinte en lui; dans tous les centres intellectuels où sont en honneur l'orientalisme et la philosophie, auxquels Darmesteter avait consacré sa vie entière, en Europe, en Amérique, aux Indes, partout on comprit l'étendue du malheur que la science venait d'éprouver. Les quelques années que Darmesteter professa au Collège de France ne lui ont pas suffi à parcourir le cercle des études iraniennes qu'il avait résumées dans un livre qui est un des monuments de sa gloire. Combien son enseignement eût été encore plus fructueux, si le temps avait mûri les ingénieux aperçus qu'il a semés sur sa route pendant sa trop courte carrière!



De son vivant même, James Darmesteter avait été classé parmi nos meilleurs écrivains et nos plus féconds orientalistes. Il ne m'appartient pas de vous rappeler ici ses travaux. Des maîtres éminents de ce Collège se sont acquittés de cette tâche avec une autorité que je n'ai pas et je ne pourrais que répéter, avec moins d'éloquence, ce qu'ils ont si bien dit ailleurs. Mais qu'il me soit permis, à mon entrée dans cette docte Assemblée, d'offrir à sa mémoire mon tribut d'admiration pour son talent et de ma gratitude pour la sympathique estime qu'il m'a toujours manifestée. J'aime à penser que cette estime n'a pas été complètement étrangère à la confiance dont les Professeurs du Collège de France m'ont honoré, en me désignant pour enseigner dans ce Collège les langues et les littératures araméennes.

La nouvelle chaire du Collège de France consacre, Messieurs, l'importance que ces littératures ont prise dans les études orientales depuis le commencement de ce siècle. Un rapide coup d'œil jeté sur l'histoire de ces études en Europe vous éclairera sur ce sujet d'une manière satisfaisante, je l'espère.

De tous les peuples sémitiques qui occupaient jadis l'Asie antérieure, des bords de la Méditerranée aux rives du Tigre, et du Taurus aux confins extrêmes de la péninsule Arabique, les Araméens étaient assurément les plus répandus. Les monuments épigraphiques récemment découverts, aussi bien que la Bible, constatent leur établissement, longtemps avant notre ère, en Syrie, en Babylonie et au nord de l'Arabie. Suivant la *Genèse*, Térach, l'ancêtre d'Abraham et de Laban, était originaire d'Our en Chaldée qu'il quitta avec sa tribu pour se fixer à Harran en Syrie. La famille d'Abraham, en s'établissant en Canaan, reçut la langue du pays et prit le nom d'Hébreux, mais elle garda le souvenir de son origine araméenne. En s'humiliant devant le Seigneur, les Hébreux avaient coutume de dire : « Mon père était un Araméen nomade » (*aramni ôbed âbi*). Quant à Laban, nous savons par le témoignage de la *Genèse* qu'il était araméen et qu'il parlait araméen.

D'autres tribus araméennes, étrangères à ces familles, peuplaient le nord de la Syrie. L'Ancien Testament mentionne l'*Aram-Daméseq* ou la Damascène, l'*Aram-Naharaim*, qu'autrefois l'on plaçait à tort dans la Mésopotamie, l'*Aram-Soba*, l'*Aram-Beith-Rehob*, l'*Aram-Ma'eka* et le *Paddan-Aram* ou Aramée de la plaine.

Les inscriptions trouvées à Zindjerli, au nord d'Alep, nous montrent l'élément araméen pénétrant dans le petit royaume de Jadi et tendant à se substituer à l'ancienne langue du pays. Un phénomène analogue s'était produit dans la Babylonie. L'influence araméenne s'y fit sentir de bonne heure et prit une grande extension chez les anciens Perses. Sous les Achéménides, la langue araméenne devint la langue de la chancellerie et servit à la correspondance des souverains avec leurs vassaux et leurs satrapes, comme en témoignent des tablettes babyloniennes, des papyrus d'Égypte, des inscriptions de l'Asie mineure. Quand les tribus d'Israël furent emmenées en captivité par les Assyriens, elles furent remplacées à Samarie par des populations qui parlaient un dialecte araméen. Le même fait se passa en Judée après la prise de Jérusalem par Nabuchodonosor et l'exil des habitants du pays en Babylonie. Au retour de la captivité, les Juifs qui regagnèrent leur ancienne patrie acceptèrent facilement la langue vulgaire qui s'y était implantée. Quant à ceux qui demeurèrent en Babylonie, ils s'étaient familiarisés avec l'idiome araméen qui y était parlé et qui ne différait de celui de la Palestine que par des nuances. Alors, l'hébreu tomba en désuétude dans les diverses communautés juives, tout en demeurant la langue littéraire et sacrée, et les docteurs de la loi furent obligés de recourir aux targoums pour expliquer au peuple le texte biblique.

Au temps de Jésus la Palestine était complètement aramaisée; le Seigneur et ses apôtres parlaient araméen, comme il ressort de diverses locutions que nous ont conservées les Évangiles et comme l'attestent aussi d'autres documents. « Le

style du Nouveau Testament, disait Ernest Renan dans son *Histoire des langues sémitiques*, et en particulier les Lettres de saint Paul, est à demi syriaque par le tour, et l'on peut affirmer que, pour en saisir toutes les nuances, la connaissance du syriaque est presque aussi nécessaire que celle du grec. »

Cependant l'expression *araméen* était devenue synonyme de païen chez les Juifs qui, depuis l'exil, étaient entourés de populations païennes parlant araméen. Aussi, les Juifs se servaient-ils volontiers d'un autre mot pour désigner leur langue vulgaire, qu'ils appelaient : hébreu, syriaque, chaldéen ou encore langue populaire. Mais plus tard, quand la Syrie et la Mésopotamie furent christianisées, ils reprirent le nom d'araméen, consacré par les livres d'*Esdras* et de *Daniel*, pour distinguer du syriaque leur propre idiome.

Ce qui caractérisait les Araméens païens et les distinguait d'une façon si tranchée des autres Sémites, c'était la faculté qu'ils possédaient de s'assimiler les civilisations étrangères et de les propager dans les milieux où s'exerçait leur action, faculté qu'ils devaient à leur esprit entreprenant et mercantile. Adonnés au négoce continental, les Araméens ne rivalisèrent jamais avec les Phéniciens pour les expéditions lointaines; ils semblaient avoir horreur de la mer et de ses dangers. Mais sur terre ils étaient d'une activité extraordinaire; ils avaient monopolisé le commerce entre leurs mains; on les rencontrait partout, partout ils faisaient sentir leur influence.

Si les Araméens ne furent pas les inventeurs de l'écriture alphabétique, ils la simplifièrent et en répandirent l'usage en Orient. Leur langue, par ses constructions lâches et mobiles, se prêtait à merveille à rendre les différentes tournures de l'esprit humain; aucun autre idiome sémitique ne lui est comparable pour cette étonnante élasticité.

Les populations araméennes ne formèrent jamais un grand État politique. Soumises aux Assyriens et aux Babyloniens,

puis aux Perses, elles se contentaient de la demi-indépendance qui leur était laissée. Leur situation subalterne tenait plutôt à leur faiblesse vis-à-vis de puissants maîtres qu'à leur incapacité de constituer un gouvernement régulier. On le vit bien lorsque les Séleucides, en proie aux dissensions intestines, renoncèrent à défendre contre les Parthes leurs possessions situées au delà de l'Euphrate. Il s'établit alors en Babylonie et en Mésopotamie de petites souverainetés : l'Osrhoène, l'Atrène, la Characène, dans lesquelles l'élément araméen dominait. A cette époque florissaient aussi, de ce côté-ci de l'Euphrate, les royaumes nabatéen et palmyrénien, puissamment organisés pour le commerce, et par l'intermédiaire desquels les produits si recherchés de l'Inde et du Yémen passaient en Égypte et dans l'Empire romain. On a soutenu, il est vrai, et c'est une opinion admise couramment en Allemagne, que les tribus qui fondèrent ces États étaient d'origine arabe. Cette thèse est fondée sur le caractère des noms propres qui, en grande partie, sont arabes, et sur le fait que les Grecs et les Latins ont toujours rattaché les Nabatéens aux Arabes. L'araméen dans lequel sont rédigés les monuments épigraphiques que ces peuples nous ont laissés, était, soutient-on, la langue littéraire communément employée pour le commerce et la correspondance, l'arabe parlé alors étant un jargon qu'on n'écrivait pas. Dans cette hypothèse il semble singulier que cette langue d'emprunt ait changé suivant les temps et les lieux et subi dans chaque groupe des modifications étrangères aux milieux purement araméens, j'entends, à la Palestine et à la Babylonie. Comment expliquer aussi, dans ce cas, la diversité des écritures? Le caractère palmyrénien, le nabatéen, le syriaque, aussi bien que l'hébreu carré, procèdent du même type, de l'araméen ancien, mais chacun d'eux a son histoire propre et son caractère national. N'est-il pas plus admissible que, si les Nabatéens, les Palmyréniens et les Osrhoéniens étaient d'origine arabe, ces peuples étaient complètement aramaisés lors de leurs migrations du sud vers le nord. Au

surplus, les auteurs arabes, qui étaient bien placés pour en juger avec autorité, s'accordent pour les rattacher à la race araméenne et n'ont jamais reconnu en eux d'anciens frères.

Les armes de Trajan brisèrent ces petits royaumes. Les débris des Nabatéens échouèrent en Babylonie. Renonçant au commerce qu'ils n'avaient plus les moyens de pratiquer, les Nabatéens s'adonnèrent à l'agriculture et s'acquirent une certaine réputation dans cet art. Là ils eurent pour voisins les Mandéens, une épave des anciens Araméens de la Babylonie. Ces derniers professent encore de nos jours une singulière religion, un grossier syncrétisme de notions chrétiennes, juives et gnostiques. Ils possèdent de volumineux ouvrages relatifs aux dogmes, aux fêtes et aux rites de leur culte.

La Palmyrène et l'Osrhoène se maintinrent encore quelque temps avant de tomber sous la dépendance complète des Romains. C'est à l'Osrhoène qu'il était réservé de jouer un rôle décisif dans les destinées de la Syrie et de la Mésopotamie. Édesse, la capitale de cette province, eut l'insigne privilège d'être la première ville évangélisée de la Mésopotamie et de devenir le centre de la culture religieuse de la Syrie. C'est là que vraisemblablement furent élaborées les premières versions syriaques de l'Ancien et du Nouveau Testament. Le syriaque édessénien reçut la consécration de langue littéraire et ecclésiastique et fut accepté par les églises et les couvents depuis la Palestine et la Syrie jusqu'à l'Adiabène et la Babylonie. Seule une petite communauté chrétienne de la Pérée conserva son idiome vulgaire pour l'exercice du culte. Il nous a été conservé dans ce dialecte un évangélaire et plusieurs fragments d'une version de la Bible.

Dès lors les Araméens chrétiens prirent le nom de Syriens et réservèrent celui d'Araméens aux idolâtres, notamment aux habitants de la ville de Harran située au sud d'Édesse. Ce nom de Syriens, ils l'empruntèrent des Grecs qui désignaient la partie occidentale du grand empire asiatique par l'expression de Συρία (Syrie), formée par abréviation d'Ασ-



συρία (Assyrie). Seul de tous les auteurs grecs et latins, Strabon parle des Ἀραμαῖοι (Araméens) d'après Posidonius d'Apamée. Ce fait, qui semble étrange, s'explique facilement, si l'on se rappelle que les Araméens ne constituaient pas une nation homogène, mais étaient divisés en communautés sans lien politique entre elles, soumises aux Assyriens.

Étienne Quatremère, dans son *Mémoire sur les Nabatéens*, a établi que les Araméens s'étaient nommés Syriens au moment de leur conversion au christianisme. Prenant à cœur de se distinguer de ceux qui étaient restés païens, les nouveaux convertis avaient changé de nom sous l'influence du Nouveau Testament où se rencontre le terme Σύροι (Syriens) que les traducteurs syriaques n'avaient aucun motif de ne pas conserver. M. Noeldeke a remarqué avec raison que l'explication n'était pas complète, car les Syriens ne confondaient pas les païens avec les individus de nationalité araméenne; en parlant des premiers, ils disaient *armâyé*; ils appelaient les seconds *ârâmâyé* et, pour une oreille orientale, la nuance était sensible. L'origine de l'expression *armâyé* remonte plus haut et vient des Juifs, chez lesquels, comme nous l'avons rappelé, les expressions *araméen* et *païen* étaient devenues synonymes. Mais comment comprendre que le mot grec Ἕλληνες qui, dans les Évangiles, a le sens de païens, ait été traduit en syriaque par une locution juive, si l'on n'admet pas que les premiers traducteurs de la Bible étaient des Juifs convertis? Il y a là, semble-t-il, un indice de l'origine juive des premières communautés chrétiennes de l'Osroène, origine que nous avons essayé d'établir dans notre *Histoire d'Édesse*. Il n'est pas sans intérêt pour la question de faire observer que le nom de *Syriens* était déjà en usage chez les Juifs hellénisés avant l'ère chrétienne; on le rencontre en effet chez les Septante et dans le livre des *Macchabées*.

Avec le christianisme la culture grecque pénétra en Mésopotamie. Les premiers apôtres, qui prêchèrent la nouvelle foi dans cette contrée, venaient de la Palestine, mais l'Église

d'Édesse ne tarda pas à se rattacher à l'église d'Antioche qui était foncièrement hellénique.

A Édesse, la célèbre école des Perses attirait de nombreux disciples qui venaient entendre la parole de savants maîtres dont la réputation s'étendait dans toute la Syrie. Les lettres grecques, comprises dans l'enseignement de la philosophie et de la théologie, y étaient l'objet d'une étude approfondie. C'est là que furent faites au v<sup>e</sup> siècle les premières versions du *Περὶ ἐρμηνείας* et peut-être d'autres parties de l'*Organon* d'Aristote. Le médecin Sergius de Reschaina publiait vers la même époque des traductions d'œuvres grecques relatives aux sciences et s'acquerrait la réputation de traducteur fidèle. « C'est au point de vue des études grecques et chrétiennes, écrivait Renan dans son *Histoire des langues sémitiques*, que le syriaque présente une importance capitale. Presque tous les docteurs de l'Église grecque, hérétiques ou orthodoxes, ayant été traduits en syriaque, et les Syriens, de leur côté, ayant pris la part la plus active aux controverses de la théologie grecque, une foule de textes intéressants pour l'histoire des premiers siècles du christianisme ont été rendus à la critique par les monuments syriaques. »

Nous avons déjà dit combien la langue araméenne était souple et flexible; par sa syntaxe lâche et mobile, se prêtant aisément aux constructions les plus variées, le syriaque était un instrument précieux pour le transport des civilisations occidentales en Orient. C'est un fait établi aujourd'hui que les Syriens furent les éducateurs des Arabes quand ceux-ci, devenus musulmans, eurent créé le puissant empire des Califes, et qu'ils les initièrent à la connaissance des sciences naturelles et philosophiques. Renan a le premier montré dans sa thèse intitulée *De philosophia peripatetica apud Syros* que presque toutes les traductions d'auteurs grecs en arabe ont été faites par des Syriens et sur des versions syriaques. Dans son *Histoire des langues sémitiques*, il ajoutait : « Quand on compare la culture arabe à la culture hébraïque, à côté de gran-



des analogies, on trouve, dans la plus moderne de ces deux civilisations, quelques éléments qui manquent entièrement à la plus ancienne : des habitudes de dialectique et de discussion, un développement de science et de philosophie, un vaste système. Or, dans toutes ces voies nouvelles, les Arabes furent précédés par les Syriens qui, de leur côté, eurent presque toujours les Grecs pour initiateurs. »

On sait en quelle estime les médecins nestoriens étaient tenus à la cour des califes Abassides. Les écoles qu'ils fondèrent à Bagdad continuèrent les traditions de l'école d'Édesse. Les anciennes traductions syriaques révisées et de nouvelles versions dues à des maîtres tels que Honeïn passèrent dans la littérature arabe et les musulmans les apportèrent en Europe où longtemps elles firent autorité. On possède des versions syriaques et arabes d'ouvrages grecs, dont le texte original est perdu, et qui nous sont parvenues par cette voie.

La littérature syriaque offre donc des documents, d'une valeur inappréciable, de la culture grecque en Orient, mais c'est surtout pour l'histoire du christianisme et des hérésies qui trouvèrent un terrain si fécond en Syrie et en Mésopotamie, que s'affirme l'importance de cette littérature. On croirait vraiment que ces contrées étaient prédestinées aux grandes luttes religieuses. Saint Éphrem avait à peine achevé sa longue carrière consacrée à combattre les sectes gnostiques, que le nestorianisme faisait invasion chez les Syriens de la Perse et brisait les liens qui les rattachaient à l'Occident. En proie aux persécutions des Mages, les nestoriens s'échappent du cercle d'airain qui les enserme et leur force d'expansion se porte vers la Perse et l'Inde.

Les missionnaires nestoriens ont de bonne heure évangélisé la côte de Malabar dans l'Inde et y ont fondé des établissements durables. Les chrétiens de ce pays, désignés sous le nom de chrétiens de saint Thomas, parce qu'on faisait remonter à cet apôtre leur conversion, se servent encore de nos jours du syriaque pour leurs offices et possèdent des livres

liturgiques écrits dans cette langue. Le moine Cosmas, pendant son voyage aux Indes, au commencement du VI<sup>e</sup> siècle, rencontra dans l'île de Ceylan des chrétiens à la tête desquels était un évêque ordonné en Perse. « Chez les Bactriens, dit ce célèbre voyageur, chez les Huns, les Perses, les Indiens, les Mèdes, les Élamites et dans toute l'étendue de la Perse, il y a une infinité d'églises avec des évêques, des fidèles, des martyrs, des moines et des anachorètes en grand nombre.

La tradition rapportait au patriarche nestorien Achée, vers 411, ou à l'un de ses successeurs, Silas, en 503, la création des métropolitains de Hérat, de Samarcande, des Indes et de la Chine. Il est probable que le patriarche Çaliba-Zacha, auquel cette institution est également attribuée, ne fit que la consolider et la développer vers 714. En effet, l'inscription syriaque et chinoise de Si-ngan-fou, dont personne ne conteste plus aujourd'hui l'authenticité, nous révèle l'existence de communautés nestorienne établies en Chine au VII<sup>e</sup> siècle. Dès la conquête arabe, la propagande nestorienne devient plus active et aussi plus féconde. La grande tribu tartare de Kerait, qui a donné lieu à la singulière histoire du Prêtre Jean répandue en Europe au moyen âge, se convertit tout entière au christianisme en l'an 1007. Elle comprenait 200,000 individus au rapport de Barhebræus. Au XIII<sup>e</sup> siècle, un prêtre chinois, originaire de Pékin, devient patriarche à Bagdad sous le nom de Jaballaha III et jouit de la faveur des Khans mongols de la Perse. Il y a quelques années, on a trouvé en plein Turkestan, dans deux anciens cimetières de la province de Semirjetschie, au nord de Kaschgar, des épitaphes rédigées en syriaque avec des caractères nestoriens. Un grand nombre de ces intéressants monuments portent des dates des XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles, auxquelles correspondent dans le texte les années du cycle turc indiquées par des noms d'animaux.

Si les Syriens de l'empire perse eurent à souffrir de nombreuses persécutions de la part des rois Sassanides, les Syriens occidentaux ne jouirent pas, eux non plus, de la paix religieuse.

Le monophysitisme prêché par Jacques Baradée suscita d'ardentes controverses et eut des champions fameux, tels que les Jacques de Saroug et les Philoxène de Mabboug.

On comprend que la littérature syriaque, dans ces conditions, devait être surtout ecclésiastique. La poésie à laquelle le gnostique Bardesane et saint Éphrem donnèrent sa forme originale, devint entre les mains de ces docteurs un instrument de polémique et de combat, un puissant moyen de répandre dans le peuple les doctrines que chacun entendait faire prévaloir. Néanmoins elle ne perdit jamais le caractère élevé que lui avaient imprimé les anciens Israélites. Elle continua à célébrer les louanges du Seigneur, à exalter les vertus des saints et des martyrs de la foi. Les fidèles unissaient leurs voix pour chanter les cantiques et les hymnes sacrées. Des homélies rythmées, des poèmes sur les anciens patriarches ou les événements les plus marquants de l'histoire leur offraient des lectures édifiantes et instructives.

Après saint Éphrem, la poésie continua d'être cultivée avec passion dans les couvents et elle occupe une place importante dans les œuvres des Pères de l'Église syriaque. La prosodie s'enrichit d'une grande variété de mètres et chaque auteur choisit le genre qui répondait le mieux à la tournure de son esprit. Cette variété s'accrut surtout lorsque, après l'époque classique, les Syriens, voulant rivaliser de richesse avec les poètes arabes, imaginèrent des compositions artificielles qui n'eurent plus de la poésie que le nom.

A la différence de la poésie grecque et de la poésie latine, dans lesquelles les syllabes brèves alternent avec les syllabes longues, le rythme du vers syriaque est constitué par un heureux mélange de syllabes toniques et de syllabes inaccentuées. Ce principe fondamental n'avait pas encore été reconnu, quand W. Meyer émit l'hypothèse que l'origine de l'hymnologie byzantine devait être recherchée dans la poésie syriaque. Son opinion resta sans écho ou plutôt fut repoussée par les savants qui s'occupèrent de cette question. Les récents tra-

vaux de M. Hubert Grimme, qui ont jeté une vive lumière sur la prosodie syriaque, apportent un solide appui à la conjecture de M. Meyer.

Longtemps l'importance des lettres araméennes échappa à l'attention des orientalistes. Elles semblaient ne devoir servir qu'à l'exégèse de l'Ancien et du Nouveau Testament; leur enseignement, considéré comme une branche accessoire des études théologiques, ne s'étendait pas au delà des versions juives ou chrétiennes de la Bible. Ce fut la gloire immortelle de Joseph-Simon Assémani d'avoir, au commencement du siècle dernier, fait surgir tout d'une pièce l'histoire littéraire des Syriens, des manuscrits de la Bibliothèque vaticane. Syrien d'origine, ce Père possédait une science et un esprit critique rares chez un Oriental. Il appartenait à la famille maronite des Assémani qui devint célèbre en Europe à cette époque. Son cousin, Élie Assémani, avait été chargé d'une mission en Égypte par le pape Clément XI, pour examiner la riche bibliothèque du couvent syrien de Notre-Dame, situé dans le désert de Scété et de Nitrie, à l'ouest d'Alexandrie et du Caire. Élie parvint à acheter quarante manuscrits de cette bibliothèque, qu'il apporta à Rome. Malheureusement quelques exemplaires souffrirent d'un accident survenu pendant la traversée du Nil; la barque qui les portait ayant chaviré, les manuscrits furent précipités au fond du fleuve et n'en furent pas retirés sans avoir été endommagés. Joseph-Simon Assémani, qui reconnut la valeur de cette collection, fut, à son tour, envoyé au couvent de Nitrie par le pape en 1715. Malgré de longues négociations, il ne réussit à se procurer qu'un petit nombre de manuscrits. L'Angleterre devait être plus heureuse; de 1838 à 1851, elle fit en diverses fois l'emplette de la collection qui est actuellement conservée au British Museum. La mission d'Assémani en Syrie eut plus de succès et les acquisitions qu'il fit dans ce pays augmentèrent considérablement le fonds syriaque de la Vaticane, la plus riche alors de toutes les bibliothèques de l'Europe. C'est de ce fonds

qu'Assémani tira son admirable *Bibliotheca orientalis*, qui révéla au monde savant l'importance des écrits des Syriens, dont elle reproduisait de longs extraits accompagnés d'une traduction latine et d'un savant commentaire. Des chroniques renfermant des documents précieux pour l'histoire du petit royaume d'Édesse, les guerres des Romains avec les Perses et les événements qui suivirent la conquête arabe en Mésopotamie, furent publiées pour la première fois dans cette vaste encyclopédie. Comment une telle publication ne suscita-t-elle pas en Europe un mouvement plus accentué vers les études syriaques? Étienne-Évode Assemani éditait quelques années plus tard les œuvres de saint Éphrem en collaboration avec Pierre Bénédite, puis seul, les Actes des Martyrs. Mais aucune autre édition, si l'on excepte les versions bibliques, ne suivit, jusqu'à la *Chronique* de Barhebræus parue en 1789 par les soins de Bruns et Kirsch. Ces livres formaient un bien petit flot dans le vaste océan littéraire syrien, pour nous servir d'une image familière aux Orientaux.

Il était réservé au xix<sup>e</sup> siècle de produire l'essor prodigieux que les études orientales ont pris en Europe. L'historien, à la recherche du document inédit, ne se contenta plus de compilations de seconde main et voulut puiser aux sources originales. La grammaire comparée, à peine née, ne manifesta pas de moindres prétentions. Il lui fallait des textes établis sur de bons manuscrits, des grammaires et des lexiques rédigés d'après les principes de la philologie moderne. Les bibliothèques publiques rivalisèrent à l'envi pour augmenter leurs collections orientales. Le catalogue des manuscrits syriaques de la Bibliothèque nationale publié en 1874 comprend 288 numéros. La Bibliothèque du Vatican, qui autrefois était de beaucoup la plus riche, fut dépassée par le British Museum, dont l'acquisition de la collection de Nitrie porta le fonds syriaque et sabéen à 584 numéros. Ces trésors ne devaient pas demeurer longtemps inutilisés; les éditions de textes se suivirent avec rapidité. Les théologiens recherchaient les ver-



sions et les commentaires de la Bible, et les écrits des Pères de l'Église orthodoxe ou hérétique; les historiens étaient attirés par les chroniques locales ou universelles, les traditions et les légendes relatives aux origines du christianisme; les philologues découvrirent de nombreux écrits indigènes de lexicographie et de grammaire. On fut émerveillé de trouver des manuscrits datés du v<sup>e</sup> siècle, les plus anciens de tous les manuscrits sémitiques. En même temps que les documents originaux, apparaissaient des versions des littératures étrangères: les contes de *Kalila et Dimna*, le roman de *Sindban* trahissaient les cultures perse et indienne pénétrant en Syrie, tandis que les traductions des œuvres grecques révélaient l'influence de la civilisation occidentale en Asie.

L'ancienne édition de saint Éphrem était complétée par de nouveaux textes recueillis par Zingerle, Bickell, le P. Bedjan et surtout par M<sup>sr</sup> Lamy. Les Actes des Martyrs se multipliaient dans les mêmes proportions. Il suffira de dire que les textes syriaques édités forment aujourd'hui une collection de plus de deux cents volumes. Les travaux d'érudition auxquels ces textes servirent de base ne fournirent pas un moindre contingent.

Dans le domaine des autres littératures araméennes les investigations ne demeurèrent pas en retard, mais elles suivirent l'impulsion qui venait d'un autre côté. L'exégèse biblique a pris de nos jours un caractère scientifique si nouveau, que l'on peut dire sans exagération qu'elle date de notre siècle. Elle a été un puissant aiguillon pour les études judéo-araméennes. Le chaos qui régnait dans les anciennes éditions des targoums commence à disparaître grâce à des manuscrits apportés du Yémen en Europe. L'idiome araméen des Talmuds de Palestine et de Babylonie a été placé dans son vrai jour par les recherches critiques des grammairiens. La version samaritaine du Pentateuque, dont la nouvelle édition commencée par Petermann a été achevée par M. Vollers; l'Évangélique des chrétiens de la Palestine, publié par le comte Mi-

niscalchi Erizzio et Paul de Lagarde; les livres des Mandéens, rendus plus intelligibles par les travaux de Petermann et d'Euting, d'autres monuments encore de cette littérature sont maintenant à la portée de tous les étudiants. La valeur linguistique de ces ouvrages a été mise en relief par de récents travaux de grammaire et de lexicographie, et le temps n'est pas éloigné où la grammaire araméenne, historique et comparée, pourra être écrite avec toute la maturité désirable.

Aux heureuses circonstances que nous venons d'énoncer, c'est-à-dire à l'importation en Europe de nombreux manuscrits, se rattachent, dans le mouvement de nos études, les conquêtes de l'épigraphie. Le phénicien, l'hébreu, le moabitique, l'himyarite, l'éthiopien n'ont pas été les seules langues qui aient bénéficié de ces conquêtes. Pour l'araméen païen, les découvertes épigraphiques furent presque une révélation. Les belles trouvailles de MM. de Vogüé et Waddington à Palmyre et dans le Haouran, que M. de Vogüé a publiées dans son livre intitulé *La Syrie centrale*, marquent la première étape vraiment féconde dans l'exploration du domaine épigraphique araméen. Elles furent suivies quelques années plus tard par les découvertes de Doughty, d'Huber, d'Euting, sans compter un certain nombre de monuments apportés par des Orientaux. Les textes recueillis par ces explorateurs nous font mieux connaître le caractère, les mœurs et la langue des populations qui les ont tracés. Ils permettent aussi de suivre l'histoire de l'écriture araméenne dans ses développements et ses ramifications. L'archéologue, l'historien et le grammairien y trouvent des documents dont l'intérêt est rehaussé par leur antiquité.

Ernest Renan, à qui revient, en grande partie, l'honneur d'avoir fait de l'archéologie orientale une science française, comprit la nécessité qui s'imposait de codifier dans un recueil les inscriptions éparses dans une quantité d'opuscules et de revues qu'il est difficile de réunir au complet dans une bibliothèque privée. C'est à son instigation que l'Académie des in-

scriptions et belles-lettres créa le *Corpus inscriptionum semiticarum*, cette œuvre magistrale qui facilite singulièrement la connaissance de l'antiquité sémitique, en mettant à la disposition des étudiants les textes, groupés méthodiquement, traduits et expliqués, avec un résumé des travaux antérieurs. La seconde partie du *Corpus* est réservée aux inscriptions araméennes; les deux fascicules qui ont déjà paru comprennent les inscriptions les plus anciennes et une grande partie du nabatéen. Les fascicules suivants contiendront les inscriptions sinaïtiques, palmyréniennes et syriaques.

En terminant cette exquise des littératures araméennes, permettez-moi, Messieurs, d'ajouter quelques mots sur les dialectes araméens parlés encore aujourd'hui. Ces dialectes ne sont pas nombreux et ne s'étendent pas sur un espace très vaste, mais ils ont été étudiés avec tant de soin, ils ont donné lieu à tant de publications, qu'un éminent professeur d'Allemagne m'écrivait, il y a quelques années, qu'ils seraient bientôt mieux connus que les patois allemands.

L'araméen oriental, profondément modifié dans ses éléments constitutifs et mêlé de nombreuses locutions persanes et arabes, est parlé par les juifs et les chrétiens du Kurdistan turc et persan, depuis les rives du Tigre supérieur, au nord de Mossoul, jusqu'au lac d'Ourmia. Ce sont les missionnaires américains, chargés de convertir les nestoriens, qui les premiers nous ont donné une connaissance exacte des différents idiomes araméens parlés dans cette contrée et que distinguent des nuances assez sensibles pour que les juifs et les chrétiens ne l'entendent que très difficilement. La propagande faite, d'un côté par les missionnaires protestants, d'un autre côté par l'archevêché catholique de Salamas (devenu aujourd'hui l'évêché d'Ourmia), a produit toute une nouvelle littérature dans le dialecte d'Ourmia.

Le syriaque mésopotamien est localisé actuellement dans la région rocheuse située au nord de Mardin et de Nisibe, que les nombreux monastères qui la peuplaient avaient rendue célè-



bre au moyen âge sous le nom de *Tour Abdin*, « la Montagne des Serviteurs. » Ce dialecte, également fort différent du syriaque littéraire, a fait l'objet d'une importante publication de MM. Prym et Socin.

Enfin, l'ancienne langue populaire de la Syrie n'est plus parlée que dans quelques familles du village de Maloula dans l'Antiliban, au nord de Damas. Elle est très dégénérée et renferme une foule de mots arabes.

Un des premiers résultats de la connaissance de ces dialectes a été de nous donner une conception plus nette de la formation et du développement des langues sémitiques. On avait cru autrefois que ces langues avaient été créées d'un bloc, comme coulées dans un creuset, et qu'elles étaient demeurées stéréotypées dans leur forme primitive, réfractaires aux lois du progrès et de la décadence. Ce qui avait donné le change, c'est que la langue littéraire ne passa pas par les diverses étapes que parcoururent nos langues européennes avant d'acquiescer la forme qu'elles présentent de nos jours. Le syriaque, par exemple, est resté immuable pendant toute l'époque classique et, après cette époque, jusqu'aux temps modernes, tel que nous le trouvons dans les textes les plus anciens. Mais l'idiome vulgaire n'avait pas la même rigidité. Qui oserait soutenir que la Syrie, en acceptant le syriaque mésopotamien, comme langue littéraire, cessa par là-même de parler l'idiome vulgaire dont Barhebraeus constatait encore l'existence au XIII<sup>e</sup> siècle ?

Cet exposé du développement des études araméennes au XIX<sup>e</sup> siècle explique, Messieurs, le prestige dont ces études jouissent aujourd'hui, aussi bien chez nous qu'à l'étranger, en Allemagne, en Angleterre, en Italie et aussi en Amérique, où les jeunes Universités sont maintenant en mesure de rivaliser avec leurs sœurs aînées du continent. Il justifie aussi la création au Collège de France d'une chaire d'araméen, où l'enseignement de cette langue aura un cours libre et indépendant de l'hébreu. A l'origine de ce Collège, en effet, et pendant plus

d'un siècle et demi, l'araméen fut rattaché à l'enseignement de l'hébreu auquel plusieurs chaires étaient consacrées. Il faut descendre jusqu'en 1692 pour rencontrer dans les annales de ce Collège une chaire de syriaque occupée par Barthélemy d'Herbelot.

Ce célèbre orientaliste était né à Paris le 4 décembre 1625. Après avoir achevé ses humanités, il s'adonna avec ardeur à l'étude des langues orientales et principalement de l'hébreu. Dans le désir d'agrandir le domaine de ses connaissances, il se rendit à Rome où il espérait entrer en relation avec les orientaux qui affluaient dans la ville sacrée. Il avait déjà acquis à cette époque la réputation d'un savant émérite. En 1656, l'archevêque d'Aix le désigna pour aller saluer la reine de Suède Christine, à son arrivée à Marseille. De retour à Paris, il fut gratifié par Fouquet d'une pension de 1,500 livres. La disgrâce du surintendant des finances ne l'atteignit pas; en compensation de la pension qui cessa de lui être servie, il fut nommé secrétaire et interprète des langues orientales.

Quelques années plus tard, d'Herbelot retourne en Italie. Le grand-duc de Toscane, Ferdinand II, auquel il fut présenté à Livourne, apprécia hautement ses mérites et chercha à se l'attacher; il le manda à sa cour à Florence où d'Herbelot se rendit le 2 juillet 1666. Le Mécène italien combla d'honneurs le savant français et lui assura une demeure et un service somptueux. C'était l'heureuse époque, où les princes se faisaient gloire d'attirer et de garder près d'eux les artistes et les savants que leur talent mettait en vue, sans distinction de nationalité. Leur générosité ne reculait devant aucun sacrifice. Une collection importante de manuscrits ayant été mise en vente à Florence, d'Herbelot fut chargé par son protecteur de faire un choix des meilleurs ouvrages et de les acheter pour la bibliothèque grand-ducale. L'acquisition faite, Ferdinand fit don de ces manuscrits à l'acquéreur. Grâce à cette munificence, d'Herbelot put commencer son œuvre capitale, sa *Bibliothèque orientale*, qui devait lui assurer un nom immortel dans l'orien-

talisme. Cependant Colbert comprit que l'éloignement d'un savant de si haut renom était une diminution pour la France; il lui envoya des ordres pressants de revenir à Paris. Le grand-duc fut vivement contrarié de ce rappel; je ne sais si d'Herbelot ne le regretta pas, de son côté, et s'il considéra comme une légitime compensation la pension de 4,500 livres que Louis XIV lui accorda quand il revint à Paris. Néanmoins cette pension assura des loisirs à son titulaire et lui permit de continuer la *Bibliothèque orientale* qu'il avait commencée en Italie.

Cette bibliothèque devait à l'origine se composer de textes arabes relatifs à l'histoire et à la géographie de l'Orient. C'est dans ce sens qu'il faut entendre ce qu'en dit Cousin, président à la Cour des Monnaies, dans l'éloge qu'il consacra à d'Herbelot après sa mort: « D'abord il la composa en arabe, écrit-il, et M. Colbert avait résolu qu'elle fût imprimée au Louvre et qu'on fondît pour cet effet des caractères en cette langue. Mais cette résolution n'ayant pas été exécutée, M. d'Herbelot mit en français le même ouvrage qui paraîtra dans peu de mois. » Antoine Galland s'exprimait avec plus d'exactitude dans la préface mise en tête de la *Bibliothèque*: « D'Herbelot, dit-il, fit des collections prodigieuses qu'il traduisit en français, des histoires tant fabuleuses que véritables, et de ces dernières, tant anciennes que modernes, de toutes les nations du Levant, de la géographie de leur pays, de leur théologie, et des sciences et arts auxquels elles se sont appliquées. Après avoir assemblé de si riches matériaux, il fut longtemps à déterminer quelle forme il leur donnerait. Enfin, après avoir longtemps balancé, il les sépara en deux corps, à savoir en celui-ci, auquel il a donné le nom de *Bibliothèque orientale*; et son intention était de faire paraître l'autre sous celui de *Florilège* ou d'*Anthologie*. »

D'Herbelot n'avait pas encore achevé l'impression de cette œuvre encyclopédique quand la mort vint le surprendre. Ce fut Antoine Galland, professeur d'arabe au Collège de France, le gracieux traducteur des *Mille et une Nuits*, qui se chargea

de la publication du livre posthume de son collègue. Dans la préface, Galland nous fait connaître en ces termes l'économie de l'ouvrage : « M. d'Herbelot, qui possédait déjà les langues hébraïque, chaldaïque et syriaque, qu'il avait jointes à la latine et à la grecque, deux langues qui parmi nous suffissent communément pour mériter le titre d'homme de lettres, apprit premièrement à fond les langues arabe, persienne et turque, comme le fondement et la base du grand projet qu'il avait formé de s'ouvrir le chemin pour arriver à la connaissance de l'histoire, des lois, des coutumes, des mœurs, des religions ou des sectes, tant chrétiennes que mahométanes, de tous les peuples dispersés dans les trois parties de notre continent qui les parlent. Pour cela, il lut le grand nombre de livres écrits dans chacune de ces trois langues qu'il trouva, ou dans la Bibliothèque du roi, ou dans celle de Florence, ou qu'il possédait lui-même par l'acquisition qu'il en avait faite. Or, pour remplir sa curiosité, il était nécessaire qu'il prît le parti de se rendre ces trois langues familières, parce que les auteurs arabes parlant mieux des affaires de leur nation, que les Persans et les Turcs, et ceux-ci des leurs propres, avec plus de connaissance que les Arabes, il n'y avait pas d'autres voies par où il pût arriver plus sûrement à la vérité de leur histoire et à la connaissance certaine qu'il cherchait de tout ce qui les regardait. »

J'ai tenu, Messieurs, à remettre sous vos yeux ce passage en entier, parce qu'il caractérise l'œuvre de d'Herbelot et qu'il en fait ressortir la valeur, mais aussi le côté défectueux. Si d'Herbelot s'était borné à écrire l'histoire politique, religieuse et littéraire des peuples musulmans, les sources qu'il consultait étaient assurément bien choisies. En élargissant le cadre de sa composition, dans laquelle il fit entrer l'histoire des Juifs et des Syriens, sans étudier les littératures de ces derniers, toute sa science devait forcément aboutir à des compilations incomplètes et inexactes, en ce qui concerne cette partie de l'ouvrage. Doué d'une imagination ardente et d'un

esprit crédule, l'Arabe a un goût prononcé pour le merveilleux et accepte volontiers comme vérités les légendes les plus étonnantes. L'expression de *temps préhistoriques* n'a pas de sens pour lui et les lacunes n'existent pas dans la vie d'une nation, car il sait faire parler les monuments muets et, à ses yeux, il n'est pas de peuple heureux qui n'ait pas d'histoire. Est-ce aux littératures propres à chaque peuple qu'il demandera ses informations? Sa curiosité se porte ailleurs; il aime mieux ramasser les traditions orales qui circulent sous les tentes, quand la fraîcheur de la nuit sollicite les esprits aux charmes de la conversation.

La *Bibliothèque orientale* aurait donc présenté un tout autre intérêt, en ce qui touche aux juifs et aux chrétiens, si l'auteur s'était adressé directement aux livres hébreux ou syriaques que ses connaissances lui permettaient d'utiliser aussi bien que les écrits arabes, persans ou turcs. Si les bibliothèques de l'Europe ne pouvaient lui offrir des trésors qu'elles ne possédaient pas encore, elles n'étaient cependant pas dépourvues de monuments de ce genre. Par arrêt en date du 12 janvier 1668, Louis XIV avait ordonné, entre la Bibliothèque du collègue Mazarin et la Bibliothèque du roi, un échange par suite duquel 102 manuscrits hébreux entrèrent dans ce dernier établissement. A la même époque, la Bibliothèque royale faisait l'acquisition des manuscrits orientaux de Guilbert Gaulmin qui comprenaient 127 manuscrits en langue hébraïque. Le fonds syriaque ne comptait dans le catalogue de 1682 que 27 manuscrits, mais la bibliothèque de Colbert, qui était à la disposition de d'Herbelot, en possédait 112; c'est du moins le chiffre constaté lors du transfert de ces manuscrits à la Bibliothèque du roi en 1732.

A l'excuse de d'Herbelot, il faut se souvenir que ces littératures n'étaient alors prises en considération qu'au point de vue de l'exégèse biblique. Le docte professeur se serait fait une autre idée de leur utilité, s'il avait pu connaître la *Bibliotheca orientalis* qu'Assémani composa quelques années après



la mort de d'Herbelot, en empruntant à celui-ci le titre de son ouvrage.

La *Bibliothèque orientale* demeure néanmoins un monument de haute valeur. Elle stimula, dès son apparition, le goût des études musulmanes en Europe, et son influence s'exerça d'une manière continue jusqu'à nos jours. La richesse des informations qu'elle renferme, puisées aux sources orientales, surprit le monde savant, et sa publication fut saluée comme un événement. Nous trouvons un écho de cet enthousiasme dans l'épître que le frère de l'auteur, d'Herbelot de Molainville, adressa au roi pour lui présenter le livre, dans la préface de Galland et dans l'éloge du président de la Cour des Monnaies, Cousin. Regnier Desmarais, dans son élégie sur d'Herbelot, célébrait cette œuvre par des vers latins qui ne manquent pas d'un certain lyrisme :

*Absolvebat opus spoliis Orientis onustum  
Rarum, ingens, summorum Asiæ quo facta virorum  
Condiderat, nostris pridem male cognita terris.*

« Il achevait une œuvre enrichie des dépouilles de l'Orient, œuvre originale et vaste, embrassant les actions des grands hommes de l'Asie, si mal connus jusqu'à ce jour en Europe. »

D'Herbelot, en dirigeant ses recherches vers l'histoire et la géographie de l'Orient, ne se désintéressa pas des études de grammaire et de lexicographie, qui sont la base d'une connaissance sérieuse des langues. « Sachant, par sa propre expérience, remarque Galland, les obstacles que trouveraient ceux qui voudraient l'imiter, lesquels ne furent pas capables de le rebuter, il composa un dictionnaire turc et persien, le plus ample que l'on puisse souhaiter, sans faire tort au mérite de M. Meninski, parce qu'il le tira des plus excellents dictionnaires arabes expliqués par ces deux langues, ou des dictionnaires persiens expliqués par l'arabe ou par le turc. Car jusqu'à présent, on ne connaît aucun dictionnaire turc composé dans le Levant, qui soit expliqué par l'arabe ou par

le persien. Cet ouvrage est en trois gros volumes in-folio, et M. d'Herbelot, son frère, en est présentement possesseur par la succession qu'il a reçue du défunt. » Ce dictionnaire est resté à l'état de manuscrit et n'a pas été publié.

D'Herbelot avait déjà fourni une longue carrière scientifique quand il fut appelé à professer le syriaque au Collège de France; il avait alors soixante-sept ans; il mourut trois ans après, le 8 décembre 1695. Si son enseignement ne dura que quelques années, il ne fut pas infructueux, car la chaire de syriaque fut maintenue après sa mort et on en constate l'existence à diverses reprises jusqu'en 1770. A cette date, elle fut remplacée par une chaire de mécanique et le syriaque fut de nouveau réuni à l'hébreu.

Par l'étendue de ses connaissances, par la variété de ses travaux, par l'abondance de ses lectures, d'Herbelot ne saurait être mieux comparé qu'à Étienne-Marc Quatremère qui occupa la chaire d'hébreu et de syriaque dans ce Collège de 1819 à 1857. Comme d'Herbelot, Quatremère appartenait à une ancienne famille parisienne. Au commencement de ce siècle, cette famille comptait, parmi ses membres, des savants distingués : Quatremère de Quincy, célèbre archéologue, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres et de l'Académie des beaux-arts; Quatremère-Disjonval, frère de ce dernier, membre de l'Académie des sciences; Quatremère de Roissy, leur cousin germain et oncle d'Étienne Quatremère, connu par ses travaux historiques sur M<sup>me</sup> de la Vallière, Ninon de Lenclos, Agnès Sorel.

Entre les mains d'Étienne Quatremère, le flambeau de la science que sa famille lui avait légué brilla d'un éclat nouveau et projeta une vive lumière sur l'orientalisme français. A une facilité extraordinaire de s'assimiler les langues les plus diverses et d'en pénétrer le génie, Quatremère joignait une curiosité d'esprit qui n'était jamais satisfaite, un irrésistible besoin de produire. La plume à la main, il lut les manuscrits hébreux, syriaques, coptes, arabes, persans et turcs

de la Bibliothèque nationale, et l'on ne sait ce que l'on doit admirer le plus, ou de l'abondance des documents qu'il recueillit pendant ses lectures, ou de la méthode scientifique avec laquelle il les utilisa dans ses mémoires relatifs à l'histoire et à la géographie de l'Orient. Son édition de l'*Histoire des Mongols* de Raschid ed-Din, publiée dans la Collection orientale, est enrichie de notes aussi nombreuses qu'étendues, qui donnent à cette édition la valeur d'un travail original. Malheureusement, la mort est venue interrompre cette publication avant que son illustre auteur ait pu l'achever.

Quatremère fut le premier en France qui comprit et signala l'importance des littératures araméennes pour la connaissance de la civilisation orientale. Son *Mémoire sur les Nabatéens*, paru en 1835 dans le *Journal asiatique*, est un modèle de critique et d'érudition. On ne connaissait pas encore, à cette époque, les monuments épigraphiques que ce peuple nous a laissés et qui nous permettent de mieux apprécier leur culture scientifique et artistique et de déterminer leur place exacte dans la grande famille sémitique. C'est à l'aide de documents épars chez les auteurs grecs et arabes que Quatremère avait cherché à reconstituer l'histoire des Nabatéens. Quelques points encore obscurs de cette histoire devaient recevoir leur éclaircissement des travaux postérieurs de M. Noeldeke, mais, dans son ensemble, le mémoire de Quatremère conserve sa valeur et est encore consulté avec fruit de nos jours. Il eut le mérite d'ouvrir la voie dans ce genre de recherches.

Les richesses qu'offrait le fonds syriaque de la Bibliothèque nationale n'avaient pas échappé à ce chercheur infatigable. Quatremère estima que l'étude du syriaque devait être plus approfondie qu'elle ne l'avait été jusqu'alors, et ce sentiment lui inspira l'idée de composer un dictionnaire syriaque-latin, dans lequel il utiliserait les notes lexicographiques qu'il avait prises pendant la lecture des manuscrits. Dans le prospectus



qu'il rédigea pour annoncer cette entreprise, l'auteur en expliquait l'utilité, la méthode, le mode de publication, en ces termes : « La langue syriaque, dont l'existence est constatée depuis les premiers temps historiques, qui a été parlée et connue dans une vaste étendue de pays, qui a produit une foule de documents théologiques, littéraires, historiques, mérite à coup sûr, et d'une manière particulière, l'attention des amateurs de la littérature orientale. Elle a même, au plus haut point, un mérite qui la recommande à ceux qui ont fait des Livres saints l'objet constant de leurs études et de leurs méditations; car de tous les idiomes de l'Orient, le syriaque est, sans contredit, celui qui, sous le rapport de la forme et de la signification des mots, offre avec l'hébreu les rapports les plus intimes... Un lexique de cet idiome reste encore à faire et j'ose dire que, parmi des ouvrages que réclame la littérature orientale, il en est peu dont l'utilité soit plus réelle et se fasse plus vivement sentir. Il y a longtemps que j'ai entrepris de remplir cette lacune; et je me suis livré avec ardeur à l'accomplissement de cette tâche, beaucoup plus nécessaire qu'attrayante. J'ai dépouillé avec un soin consciencieux les monuments tant imprimés que manuscrits qui se trouvaient à ma disposition. J'ai recueilli tous les mots, toutes les significations qu'il m'a été possible de connaître. Chaque sens assigné à une expression a été constaté par de nombreuses citations, choisies surtout parmi les ouvrages inédits. De cette manière (et, à mon avis, c'est la seule qui doit présider à la rédaction d'un véritable lexique), le lecteur ne sera jamais obligé de m'en croire sur parole; il aura sous les yeux toutes les pièces du procès et, partout où je me serai trompé, je fournirai aux hommes instruits le moyen de combattre ou de modifier mes assertions.

« L'événement m'apprendra si j'ai trop présumé des goûts studieux qui animent notre siècle, en pensant qu'un ouvrage dont l'utilité intrinsèque ne saurait être contestée trouvera les encouragements qui peuvent en assurer la publication; ou si

ce travail est destiné, comme mon dictionnaire de la langue égyptienne, à périr en naissant, et à augmenter le nombre de tant de publications littéraires qui sont demeurées dans l'oubli, sans pouvoir remplir le rôle qu'elles étaient appelées à jouer, celui d'ajouter aux connaissances acquises et de procurer aux hommes studieux une instruction solide. »

Les craintes de Quatremère devaient malheureusement se réaliser; les souscripteurs ne répondirent pas à l'appel qu'il leur avait adressé et l'ouvrage resta manuscrit. Une tentative du même genre, faite quelque temps plus tard en Allemagne, échoua également; un seul fascicule du lexique syriaque-latin de Bernstein parut; la mort de l'auteur arrêta la publication qui ne fut pas reprise. Il faut reconnaître que ces efforts étaient prématurés. Les proportions que Quatremère et Bernstein avaient données à leurs lexiques étaient celles d'un *Thesaurus syriacus*, qui ne convenait pas à une époque où les études syriaques étaient à leur début et n'avaient pas encore pris leur essor. Ce qu'il fallait, c'était un dictionnaire complet, mais élémentaire, mis à la portée des étudiants. Un *Thesaurus* doit être établi sur des textes corrects et non pas sur des manuscrits plus ou moins fautifs.

Cependant le labeur de Quatremère ne devait pas être inutile. Après la mort de l'éminent professeur, ses livres et ses manuscrits passèrent à la Bibliothèque royale de Munich qui en fit l'acquisition. Quand M. Payne Smith, reprenant en Angleterre l'œuvre de ses devanciers, commença, il y trente ans, l'impression de son *Thesaurus syriacus*, il obtint de la Bibliothèque de Munich le prêt du manuscrit de Quatremère et l'utilisa pour cette grande publication dont il ne reste plus qu'un fascicule à paraître. M. Payne Smith a rendu un juste hommage à l'illustre orientaliste français en inscrivant son nom au frontispice du *Thesaurus* et en réimprimant le prospectus dont nous avons donné plus haut des extraits. Malheureusement ce grand travailleur n'aura pas la satisfaction de voir son œuvre achevée. La mort est venue le sur-

prendre au commencement de ce mois. Son manuscrit, croyons-nous, était complètement terminé, de sorte que l'impression du *Thesaurus* ne subira pas d'interruption.

Le successeur d'Étienne Quatremère à la chaire d'hébreu et de syriaque, Ernest Renan, qui éleva si haut le prestige des études orientales en France, porta ses premières recherches sur la littérature syriaque. En préparant pour le doctorat ès lettres sa thèse française dans laquelle il étudiait la philosophie d'Averroës, Renan comprit, par une lumineuse intuition, que toute la philosophie arabe procédait des œuvres d'Aristote, dont la connaissance avait été transmise aux Arabes par les Syriens. Il développa cette idée, qui devait faire un chemin si rapide, dans sa thèse latine *De philosophia peripatetica apud Syros*, et signala le premier l'importance des versions syriaques d'œuvres grecques pour l'histoire de la civilisation des Syriens et des Arabes. Il avait été conduit à ce résultat par l'examen des manuscrits syriaques de la Bibliothèque impériale, dont il rédigeait le catalogue pendant le temps qu'il fut attaché à cette bibliothèque. Désirant compléter ses recherches de ce côté, il se rendit à Londres où le British Museum lui offrait des ressources qu'il n'avait pas à Paris. On se souvient des lettres qu'il adressa d'Angleterre à Reinaud, le président de la Société asiatique, et dans lesquelles il faisait connaître aux érudits l'existence de précieux manuscrits qui depuis ont été publiés.

Ces premiers fruits de la carrière scientifique de Renan avaient mûri dans son esprit quand le maître écrivit sa belle *Histoire des langues sémitiques*, qui lui ouvrit les portes de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. On les retrouve dans cet ouvrage ornés de la grâce littéraire dont il savait revêtir les sujets les plus ingrats. Combien cette œuvre aurait reçu de nouvelles améliorations, si une cinquième édition l'avait montrée mise au courant des progrès que de récents travaux et surtout les dernières découvertes épigraphiques ont fait faire aux études sémitiques.

On sait l'intérêt que Renan prenait à ces découvertes, qu'il sollicitait en éveillant l'attention des explorateurs sur ce sujet. Quand le célèbre voyageur Doughty eut envoyé à l'Académie des inscriptions et belles-lettres les estampages qu'il avait pris, au péril de sa vie, des monuments nabatéens de Hegra, au nord de l'Arabie, l'illustre maître s'attaqua à leur déchiffrement avec ardeur. Son enseignement dans ce Collège était absorbé par l'exégèse biblique; il n'hésita pas à faire une leçon supplémentaire et à ouvrir une conférence hebdomadaire, dans laquelle il exposait à ses auditeurs les résultats de ses recherches. Aidé dans la lecture de ces textes nouveaux et difficiles par le savant qui devait lui succéder dans sa chaire, il fit encore appel aux orientalistes, que leur compétence lui désignait, et il accueillait ou discutait leurs avis avec l'urbanité qui lui était familière. Il suffit de quelques mois à Renan pour livrer au monde savant surpris ces textes déchiffrés, traduits et annotés, qui jettent une lumière si vive sur l'histoire des Nabatéens. Si l'on songe que récemment des trésors épigraphiques demeurèrent des années entières cachés dans un musée d'une nation voisine et soustraits aux regards des connaisseurs, afin que le savant, chargé de leur interprétation, eût tout le temps de mûrir son travail et de ne rien laisser au hasard, on admirera la libéralité de Renan, qui plaçait l'intérêt de la science au-dessus des questions de personnes et de priorité, et qui se plaisait à répéter que les découvertes scientifiques doivent être mises le plus tôt possible à la disposition des travailleurs.

L'épigraphie sémitique ne date que de ce siècle, mais elle occupe dans l'orientalisme une place importante et elle a été jugée digne d'un enseignement spécial au Collège de France. Le même honneur accordé aux littératures araméennes consacre le prestige que ces littératures ont acquis à la même époque.







D: Dc 30

ULB Halle  
000 886 440

3/1



